



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

C 518,143

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE

De

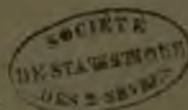
30

. 566

[v. 7]

[no. 2]

Séances du 6 avril au 3 août 1880 inclus.



Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 10 novembre 1850. Elle se compose de membres résidents, de membres correspondants et de membres honoraires. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 400 francs. Les séances de la Société ont lieu le mardi de chaque semaine. Les ouvrages, lettres, demandes et envois doivent être adressés au siège de la Société, place Saint-Sernin, 7. La Société publie des *Mémoires* et un *Bulletin trimestriel*, dont elle a voté la publication dans la séance du 29 juin 1869. Elle a décidé que ce *Bulletin* serait envoyé à tous les membres correspondants pour stimuler leur zèle et provoquer leurs communications.

TOULOUSE,

EDOUARD PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

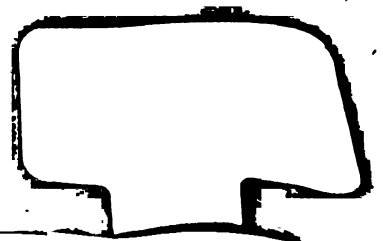
Rue des Tonneurs, 45.

A. CHAUVIN ET FILS, IMPRIMEURS,

Rue des Salenques, 28.

1880

UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



DC
30
1565
10.7
[112]

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE

Fondée en 1831, et reconnue établissement d'utilité publique par décret du 10 novembre 1850

Séance du 6 avril 1880.

Présidence de M. ARMIEUX.

M. LAPIERRE présente un envoi de M. Niveduab notre zélé correspondant d'Alet : une copie de quelques portées de plain-chant, d'après un autiphonaire du quinzième siècle, conservé dans sa famille, les armes de l'évêque d'Alet, Christophe de l'Estang, l'empreinte du sceau armorié de la ville d'Alet conservé à la mairie, enfin la reproduction de l'inscription d'une sonnette du quinzième siècle.

M. de LAHONDÈS, appelé par son tour de lecture, fait connaître, avec les incidents auxquels elles se rapportent, trois lettres inédites d'Henri IV : l'une adressée aux habitants de Pamiers pour les amener à recevoir comme gouvernement le vicomte de Mirepoix qu'ils n'acceptèrent qu'après une résistance obstinée; les deux autres, simples billets entièrement écrits de la main du roi, adressés à M. de Paliés, son sénéchal dans le comté de Foix, l'un d'eux au moment où le roi se préparait à recevoir, après trois années de séparation, la reine Marguerite, sa femme, que lui ramenait la reine mère.

M. CHAMBERT offre aux collections de la Société deux sceaux, l'un avec la légende : *sigillum nobilis Iohannis de Costa*; l'autre, provenant de l'abbaye des Cisterciennes de Valnègre : *S. monialis Vallis nigre*.

M. Chambert montre ensuite un dessin de Rivals, d'après la fresque peinte autrefois dans le cloître des Carmes, selon le vœu de Charles VI, représentant ce souverain et les princes du sang. La Société émet le vœu que ce dessin soit reproduit par la photographie, parce qu'il lui paraît rendre, plus fidèlement que les gravures connues, cette ancienne fresque toulousaine. M. Chambert présente enfin le dessin d'un chapiteau du même cloître, qui fait partie de sa collection et qui représente des animaux fantastiques entrelacés. Il promet de nouveaux dessins d'après

d'autres chapiteaux conservés au château de Canté, chez M. de Mauvaisin, ainsi que le résultat de nouvelles recherches dans les archives du couvent des Carmes, récemment mises au jour par M. Baudouin.

Séance du 13 avril 1880.

Présidence de M. DE CLAUSADE.

M. du BOURG, poursuivant ses études sur l'histoire de l'Ordre de Saint-Jean dans la province, lit un mémoire sur la commanderie de Caignac, en Lauragais, donnée à l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, en 1136, par Guillebert de Laurac, sous la réserve des privilèges des habitants. Le territoire avait été, en effet, érigé déjà en Salvetat, c'est-à-dire, en lieu de franchises. D'autres seigneurs voisins abandonnèrent aussi les droits qu'ils y possédaient et les Hospitaliers eurent ainsi l'entière possession du territoire et de la ville. Cette donation fut confirmée par Sicard de Laurac, en 1171, avec la permission de bâtir une place forte et de réunir dans les murs de la ville autant d'habitants qu'elle pourrait en contenir. Les hospitaliers achèverent alors de construire et de fortifier leur petite cité dont les défenses furent encore augmentées dans la seconde moitié du treizième siècle. Caignac était alors pourvu de son consulat et les deux clés des portes devaient demeurer, l'une entre les mains du commandeur, l'autre entre les mains des consuls. Des actes de reconnaissance donnent les curieux détails du droit d'albergue que les commandeurs et leur suite prenaient en nature dans divers hameaux. Après la suppression des Templiers, la commanderie de Caignac s'augmenta de membres considérables, anciennes commanderies dépendant de Toulouse et de Montsaunès, Capadel et Canens. Au seizième siècle, elle prit une plus grande importance par l'adjonction de plusieurs établissements de l'Ordre, tels que le Rivet de Suraguel

et surtout Saint-Jean de Thor dans le pays de Foix. Tous les membres de cette dernière province dépendaient de Cagnac.

Le roi n'avait à Cagnac qu'un droit d'albergue que les commandeurs et les consuls payaient tous les ans au bailli d'Avignonet. Au quinzième siècle, les officiers du roi tentèrent d'usurper la juridiction ; mais au siècle suivant un commandeur, plus puissant ou plus habile, fit reconnaître ses droits par jugement des trésoriers de France (1352). Les murailles de Cagnac mirent cette petite place à l'abri des coups de main des huguenots qui dévastèrent la plupart de ses dépendances dans la contrée. Dans le dénombrement des commandeurs de Tersac-Montheraud, en 1657, il est fait mention du « chateau de Cagnac, grand et spacieux, bien basti, partie de pierres de taille, partie de tuyles, revestu de quatre belles tours carrées, et un donjon attaché à celle qui tient le degré de la maison. »

M. CHAMBERT annonce que les croisées de l'hôtel de Tauriac, qu'il s'est efforcé vainement de conserver à Toulouse, ont été achetées par M. Castres Saint-Martin, pour le château qu'il se propose de construire à Maurac (Ariège).

Il annonce également que le ministère des Beaux-Arts fait exécuter à Toulouse des moulages des sculptures les plus remarquables des divers âges pour le musée du Trocadéro. L'art toulousain du douzième siècle et de la Renaissance y occupera une place importante.

M. le PRÉSIDENT nomme les membres de la commission chargée d'examiner les mémoires envoyés pour le concours : MM. Lartet, Gautier, Mérimée, Delort, Caussé.

Séance du 20 avril 1880.

Présidence de M. LAPIERRE.

M. CARTAILHAC donne des détails sur ses dernières excursions dans les départements de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées, en compagnie de M. Henri Martin et de M. le Recteur de l'Académie de Toulouse. Dans les environs de Saint-Gaudens, ils ont visité un champ funéraire près du village de Bordes, accompagnés par M. Julien Sacaze qui a exécuté des fouilles importantes dans ces sépultures. A Gourdan, près de Montréjeau, tandis que MM. Henri Martin et Chappuis, guidés par M. Piette, examinaient la grotte, célèbre gisement de l'âge du renne, M. Sacaze copiait plusieurs inscriptions gallo-romaines inédites, récemment découvertes dans les murs de l'église. Le mauvais temps ne permit pas aux voyageurs de s'arrêter sur le plateau de Lannemezan, où MM. Piette et Sacaze ont pratiqué, avec un grand succès, des fouilles remarquables dans les tumuli d'Avezac. A Tarbes, M. Pothier, commandant de l'Ecole d'artillerie, leur montrait les beaux vases, si nombreux, qu'il a retirés des dolmens sous tumulus du plateau de Ger, et les mobiliers funéraires de plusieurs tumuli méthodiquement explorés. M. Julien Sacaze trouvait ensuite dans les collections du jardin Massén, des autels votifs pyrénéens dont les inscriptions avaient été ou méconnues ou mal lues. M. Cartailhac a dû

continuer seul cette excursion. Il a passé en revue et photographié les tumuli et allées couvertes des landes de Bartres, près Lourdes, qui ont livré à M. Piette des documents d'une importance capitale pour l'histoire des habitants de la Gaule avant la période romaine.

Séance du 27 août 1880.

Présidence de M. DE CLAUSADE.

La Société reprend la pensée émise déjà, il y a quelques années, de publier des documents inédits de la province. Une commission, composée de MM. le comte Bégouen, Mérimée, Lapierre, Du Bourg, étudiera les conditions de cette publication.

M. CHAMBERT présente un bois qui fait partie de sa collection, contenant trente figures de cartes à jouer. Il est encore propre à tirer de bonnes épreuves et paraît dater du dix-septième siècle.

M. DELORT signale la découverte, à Aurimont, près de Gimont (Gers) d'un vase en cuivre renfermant 6,000 monnaies d'argent de saint Louis et de Philippe le Hardi ; il est prié de demander la communication de quelques-unes de ces monnaies.

M. le PRÉSIDENT entretient ses collègues de la proposition faite par la Société franco-ibérique pour l'échange de livres entre les deux nations. M. le Président est prié d'apposer sa signature à la circulaire envoyée par le Ministre pour approuver cette proposition.

Séance du 4 mai 1880.

Présidence de M. DE CLAUSADE.

M. le PRÉSIDENT confie le beau volume des antiquités et monuments de l'Aisne à M. Chambert, le volume des Mémoires de la Société des Lettres et Arts de l'Aveyron à M. de Malafosse, et la brochure de M. Eugène d'Auriac sur la corporation des ménétriers à M. Armieux pour en donner un compte rendu dans une des prochaines séances.

M. CHAMBERT dit qu'il a remis à M. Pont la médaille avec mention spéciale, que la Société lui a décernée, et transmet les remerciements de l'honorable bibliothécaire. M. de Clausade dit, au sujet des recherches poursuivies sans relâche par ce modeste et zélé travailleur, que bien des richesses ignorées gisent dans la bibliothèque de la ville, et que le matin même M. Pont a retrouvé un incunable précieux.

M. LAPIERRE informe ses collègues que le catalogue des 700 manuscrits de la bibliothèque, rédigé par M. Molinier, est imprimé et que la ville se propose de faire imprimer un extrait de ce catalogue, intéressant particulièrement la ville de Toulouse pour l'utilité des érudits et des chercheurs.

Après un échange d'observations sur divers objets, la Société décide que la commission nommée pour examiner les mémoires envoyés pour le concours, se réunira immédiatement et que la commission pour l'impression des documents inédits se réunira le mardi suivant.

Séance du 11 mai 1880.

Présidence de M. DE CLAUSADE.

M. CARTAILHAC offre à la Société une brochure, dont il est l'auteur, sur l'Âge de pierre en Asie.

M. Cartailhac passe en revue les découvertes faites dans les diverses contrées de l'Asie par MM. Schliemann, Arthur Martin, Bauerman, l'abbé Richard, Taylor, et particulièrement par notre collègue M. L. Lartet, en Syrie. Elles établissent que les habitants de l'Asie, comme ceux de l'Europe, ont tous traversé une période plus ou moins longue de sauvagerie. Leurs armes et leurs instruments, en pierre taillée ou en pierre polie, sont très analogues à ceux des populations européennes primitives. « Il n'y a aucune différence entre les découvertes effectuées en Angleterre et dans l'Inde, » disait, en 1869, le colonel Taylor. L'Âge de la pierre s'est maintenu plus ou moins longtemps, suivant le degré de civilisation des peuples. Il a cessé en Chine plus de 2,000 ans avant notre ère, douze ou treize cents ans plus tard au Japon, au siècle dernier seulement au Kamtchatka, il dure encore dans les îles Aléoutiennes. Dans les contrées où il disparut, les pierres taillées ou polies, dont l'usage fut bientôt oublié, furent prises, comme elles le furent en France et partout, pour des pierres de foudre, auxquelles les populations attribuèrent des vertus surnaturelles. Mais, en Syrie comme en Chine, en Palestine comme dans l'Inde, l'Âge de la pierre a précédé les périodes de temps comprises dans l'histoire classique.

M. CHAMBERT remet sur le bureau une médaille commémorative de l'Exposition de 1867, qui avait été envoyée à la Société, et qui s'était égarée depuis cette époque.

M. MÉRIMÉE présente un ouvrage offert à la Société par M. Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux : *Les idiomes de la région française des Pyrénées*. M. Mérimée est chargé de rédiger un rapport sur cet ouvrage.

M. CARTAILHAC offre aux collections de la Société un sceau de Claude Briçonnet, abbé de Saint-Guilhem-du-Désert, plus tard évêque de Lodève, portant ses armes, la crose abbatiale et la légende : « C. Briçonnet abbas S. Guilh. 1551. » Claude Briçonnet était le neveu de Guillaume Briçonnet, archevêque de Narbonne, dont la statue sépulcrale, trouvée par M. du Mège, dans une maison de Narbonne en 1822, est aujourd'hui au musée de Toulouse. Les armes de Briçonnet sont : d'azur à la bande componée de gueules et d'or de cinq pièces avec deux étoiles d'or en chef, l'une brochant sur le premier compon de la bande.

Les membres présents examinent avec un vif intérêt les belles planches des mosaïques des bains de Pompeianus, trouvées à Oued Atmenia, à 42 kilomètres ouest de Constantinople. Ces planches ont été envoyées par le ministre, avec six volumes nouveaux pour notre bibliothèque.

M. MAZENS, membre correspondant, fait connaître un singulier procès intenté par Jehan de Assaniholli, prébendé de Saint-Sernin, à l'abbesse de Fontevrault, pour l'amener à lui permettre de vendre un bois, dépendant du prieuré

de Lespinasse, près de Toulouse, dont il se disait prieur.

Le bois de Lespinasse, au nord-ouest de Toulouse, avait été donné à Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevrault, le 12 mars 1114, par Philippa, fille de Guillaume IV, comte de Toulouse, et femme de Guillaume IX, comte de Poitiers. Un prieuré de femmes s'y établit bientôt, grâce aux largesses de plusieurs seigneurs et devint la tige des prieurés de Longages, Lagrace-Dieu et Bragayrac. Le comte et la comtesse de Poitiers donnèrent aussi le village de Blagnac à l'abbaye de Saint-Saturnin, qui avait été dépouillée par le dernier comte de Toulouse, Bertrand.

Le 27 août 1506, Jehan de Assaniholli, prébendé en l'église Saint-Saturnin de Toulouse, se disant prieur du prieuré de Saint-Faustin de Lespinasse, adresse une supplique à l'abbesse de Fontevrault, à l'effet d'être autorisé à mettre en vente ou à arrenter, moyennant quatre setiers de blé, un bois dépendant dudit prieuré, motif pris de ce que ce bois est ravagé par les habitants de Castelginest, Bruguières, Gratentour et autres villages voisins. Sur le refus de l'abbesse de recevoir la supplique, il la fait afficher sur la principale porte d'entrée de l'abbaye de Fontevrault, par le sergent O. de Castellan, qui eut soin de la faire signer par deux notaires. L'abbesse de Fontevrault ne s'inclina pas devant l'injonction du prieur et, après avoir assemblé les religieuses en chapitre au son de la cloche, elle fit enlever la supplique et ses attaches par son procureur Boucheron. Elle avait écrit le 26 au général des Bénédictins la lettre suivante :

« Monsieur le Général, je me recommande bien à vous ; j'ai reçu vos lettres et ensemble la requête d'un Jehan de Assaniholli, soi-disant prieur de Lespinasse, ce qu'il n'est, mais est vrai prieur frère Michel Louet, religieux de l'Ordre, auquel j'en ai fait collation, et partant ne pourrai obtempérer à votre requête que ce ne fut au préjudice d'icelui, parce que en ce faisant, je approuverais le dit Assaniholli, prieur du dit prieuré de Lespinasse et croi, Monsieur le Général, que ne me voudrez requérir, faire chose contraire à la religion ; mais si en autre chose vous puis faire plaisir, le ferai de très-bon cœur, priant Dieu, Monsieur le Général, qu'il vous ait en sa sainte garde.

» De Fontevrault, ce 26 d'août 1506.

» La bien vostre R. de BOURBON. »

Sœur Renée de Bourbon, fille de Jean II de Bourbon, comte de Vendôme, et d'Isabelle de Beauveau, était alors, en effet, abbesse de Fontevrault, où elle ne mourut que le 8 novembre 1534. Elle ne paraît pas en doute sur ses droits dans cette lettre, écrite avec un ton de fierté, dont la princesse ne s'était point dépouillée en entrant dans la vie monastique. Il est donc probable, car on ne connaît pas l'issue du procès, que le prébendé de Saint-Saturnin dut rentrer modestement dans son abbaye et renoncer à la rente de quatre setiers de blé qu'il convoitait aux dépens de l'abbesse ou du prieur nommé par elle.

L'ordonnance d'août 1559, celle de Saint-Germain en 1669, enjoignaient aux huissiers, dans le cas où ils ne trouveraient personne au domicile, d'attacher leurs ex-

ploits à la porte, après l'avoir fait signer par un praticien ou un voisin, prescription qui s'est transmise dans notre législation, par l'article 68 du code de procédure civile.

Séance du 18 mai 1880.

Présidence de M. DE CLAUSADE.

Plusieurs membres conviennent de se rendre à Auch pour visiter l'exposition artistique, ouverte à l'occasion du concours régional, la cathédrale et, si le temps le leur permet, les sépultures gallo-romaines découvertes par M. Collard.

M. le comte BÉGOUEN, appelé par l'ordre du travail, lit un récit de sa visite aux mines de sel d'Hallein, près de Salzbourg (Autriche).

Les armes, les instruments et les parures des populations primitives n'ont été retrouvés dans un état satisfaisant de conservation que dans de rares circonstances. Les propriétés antiputrides du sel et la sécheresse de la gangue argileuse qui le renferme ont maintenu intacts, à Hallein, des objets dont on n'a guère retrouvé les analogues que dans les tourbières d'Italie. Les mineurs actuels rencontrent les outils les plus curieux des anciens exploiters de ce minéral, si recherché de tous les temps parce qu'il est absolument indispensable à la vie de l'homme. Le musée de Salzbourg montre, avec des instruments, des armes et même des étoffes merveilleusement conservées, un sac de cuir, cousu par une lanière, renfermant encore les pierres ovoïdes que le chasseur y avait mises pour la fronde, des pelles de bois, des manches formés d'un morceau de chêne coudé et fendu qui n'ont pu servir qu'à des haches à ailerons, spéciales à l'âge de bronze. L'ouvrier les abandonnait dans la galerie lorsqu'ils étaient usés. Deux de ces manches, rapportés par M. le comte Bégouen, sont montrés à la Société, l'un très coudé, à 42° environ, approprié sans doute au travail du toit de la galerie, l'autre coudé à angle droit, servant pour le travail des côtés et du sol. La hache devait être consolidée au manche par une courroie, et la trace de ligatures multipliées se voit sur quelques parties plus tendres du bois. Un morceau de cuir, tellement emprisonné dans sa gangue qu'il est impossible de l'en faire sortir, est aussi montré à la Société. M. le comte Bégouen compare ensuite les divers modes d'emmanchement des haches, les manches en bois analogues à ceux de Hallein, trouvés dans les *terramare* de l'Émilie, ceux que l'on rencontre encore aujourd'hui chez les peuplades de l'Afrique; quelques manches coudés trouvés à Schraplon et à Robenhausen avec des haches en pierre polie, bien que la plupart de ces celts, si abondants en Europe, aient dû être fixés à des manches droits, comme ceux dont se servent encore les Néo-Calédoniens. Enfin, M. le comte Bégouen termine en disant que nous ignorons si nos rudes ancêtres de l'âge de la pierre taillée tenaient seulement à la main ces haches encore si informes, où s'ils savaient déjà décupler la force de leurs poignets par la longueur d'un levier.

M. CARTAILHAC fait observer la rareté des manches de hache présentés par M. Bégouen; ce sont les premiers qui aient été apportés en France; une douzaine à peine est connue dans les collections de l'Europe. Il montre ensuite un fac-similé en plomb d'une hache à ailerons qui devait être emmanchée de la même manière. Elle a été coulée, récemment, dans un moule en pierre rencontré inopinément au musée de Carcassonne. Les haches de bronze ainsi moulées étaient rendues tranchantes par le martelage. Ce fac-similé montre les événements très bien ménagés; la même pierre a pu donner aussi le moulage d'une languette qui servait à fixer la hache au manche. C'est encore une analogie avec quelques-unes des haches présentées par M. le comte Bégouen. M. Cartailhac termine en disant que les moules semblables à celui qui gisait ignoré dans une salle du musée de Carcassonne, sont très rares en France; il n'en connaît pas dans le Midi au-dessous de ceux des musées de Lyon et de Clermont.

M. de CLAUSADE donne aux collections de la Société un petit vase italo-grec, trouvé à Pouzzoles, et une statuette égyptienne couverte d'une inscription hiéroglyphique.

M. de SEVIN présente quatre empreintes de sceaux armoriés, obtenus par une matrice en fer qui était frappée par un marteau, sans doute pour imprimer ces armes sur des matières résistantes, comme le plomb ou le bois.

M. CARTAILHAC propose à ses collègues de préparer une exposition de photographies ou de dessins de monuments toulousains, anciens ou modernes. Il dit qu'on pourrait y joindre la série de dessins de Viollet Le Duc, concernant Toulouse. Le Lycée donnerait le local, soit le réfectoire des Jacobins. La Société se montre très favorable à ce projet d'exposition, qui offrirait aux habitants de Toulouse, et particulièrement aux artistes et aux archéologues, un intérêt si vif; elle nomme une commission composée de MM. Cartailhac, Delort et Bégouen pour en étudier les voies et moyens.

Séance du 25 mai 1880.

Présidence de M. DE CLAUSADE.

M. le PRÉSIDENT lit une lettre du Président de la Société académique hispano-portugaise qui demande l'échange avec les publications de la Société; cet échange est accordé.

La Société décide de déclarer la vacance de deux places.

M. GANTIER offre à la Société, au nom de M. Julien Sacaze, une cinquantaine de monnaies romaines et, au nom de M. Morel, une centaine de ces mêmes monnaies, parmi lesquelles se trouvent douze monnaies en argent qui seraient précieuses pour les collections les plus choisies.

M. de MALAFOSSE analyse les remarquables articles de la dernière *Revue de l'Aveyron*. Plusieurs articles concernant la linguistique et les diverses branches de l'archéologie, sont traités avec érudition et solidité. Il invite ses collègues à lire ce volume, qui leur offrira autant de profit que d'intérêt.

« Une coïncidence à noter. » Sous ce titre, et appelé par

l'ordre du travail, M. de SAMBUCY-LUZENÇON expose sous les yeux de la Société plusieurs pierres, en forme de *haches celtiques*, dont l'une par lui trouvée aux abords du pont d'Empalot, dans le limon quaternaire de la base du Pech-David, lui avait paru, tout d'abord, avoir une certaine valeur, autant par sa nature de *quartzite*, d'une dureté extrême, que par sa forme, qui lui rappelait le type *large, évasé*, des *celtæ* du Morbihan, et dont les autres, provenant d'un prêt obligeant, avaient été découvertes par M. le docteur Noulet, dans les coteaux de Venerque, à des distances et à des altitudes diverses.

Toutes présentent les mêmes caractères; et si le travail qui leur a donné cette forme *identique* semble moins dû à la main de l'homme qu'à la nature et aux agents extérieurs, toujours M. de Sambucy se croyait-il en droit de constater, dans la présence de *sa pierre*, en ce *gisement*, l'indice d'un transport intentionnel et le choix d'une volonté réfléchie... Evidemment, les unes et les autres proviennent d'une même pensée et elles ont concouru au même but... L'Homme a passé par là...

C'était aussi l'opinion de M. Noulet, lorsque, de son côté, et sans en avoir encore fait part à personne, il ramassait soigneusement ses pierres, tantôt à la surface du *lherm*, qui fait partie du quaternaire de la région, tantôt à la surface du *miocène*; et qu'il remarquait leur présence dans ces couches d'un niveau très supérieur à celui des grands cours d'eau actuels, en même temps que leur composition sans analogue dans les roches sous-jacentes.

Un autre fait plus caractéristique encore, et tout à fait même concluant, serait la découverte de quatre autres pierres, d'un aspect absolument semblable, et réunies en un seul tas, dans un trou au milieu d'une vigne, attestant, de plus fort, un dépôt fait de main d'homme : M. Noulet espère les retrouver dans ses collections de la campagne, et les réunir bientôt, ici, aux autres. Quant à la forme de *haches celtiques*, affectée par ces spécimens, le savant professeur pense qu'il n'y a rien là d'artificiel...; mais simplement un choix plus ou moins habile, à l'effet de mettre à profit l'œuvre de la nature, d'économiser les frais d'une besogne coûteuse, difficile, et de concourir ainsi, sans trop de peine, à l'accomplissement d'un rite quelconque : *funéraire ou tout autre*...

« Après des explications aussi intéressantes et la curiosité me poussant toujours, continue le rapporteur, je » voulus demander à une dernière obligeance si, dans cet » ordre de recherches, nous nous trouvions en face d'un » fait nouveau ou peu connu; autrement dit : en présence » d'une veine inexplorée. »

« — Je ne sache pas, répondit le maître, que pareille » coïncidence ait été signalée encore quelque part, soit » dans des communications orales, soit dans des publications écrites.

» En conséquence, et d'un commun accord, il fut décidé que l'on prendrait acte, et qu'un jalon serait ainsi » planté dans cette voie, où l'on venait de se rencontrer » d'une manière si inattendue. »

M. CHAMBERT présente un manuscrit orné d'enluminures

d'une grande finesse, malheureusement rogné et recouvert d'une reliure moderne.

M. le Président rappelle l'intéressante course que plusieurs de ses collègues ont faite avec lui à Auch; les visites à l'exposition de meubles, de tableaux et d'objets d'art, au musée de la ville, à la belle cathédrale de Sainte-Marie, aux sépultures gallo-romaines du troisième siècle, découvertes par M. Collard. Il exprime la reconnaissance de la Société, pour l'accueil empressé qu'elle a reçu des commissaires et des archéologues; MM. Francou, président de la commission, Sancet, qui a gravé de remarquables eaux-fortes de la cathédrale et particulièrement de ses belles boiseries de la Renaissance, M. Parfouru, archiviste; M. Arthez, officier comptable et archéologue; M. l'abbé Casauran, qui a découvert de nombreuses antiquités romaines.

M. LAPIERRE dit, à cette occasion, que les courses de cette nature offrent l'avantage de faire connaître aux membres de la Société les richesses d'art voisines de Toulouse, souvent les plus ignorées, de resserrer les liens de leur confraternité, et de mettre la Société en relation avec les archéologues de la province. Il serait donc utile de les multiplier. La Société applaudit à cette pensée et projette une prochaine visite à la cité de Carcassonne.

M. de LAHONDÈS soumet à la Société les propositions de la commission des prix, pour les récompenses à accorder aux mémoires et objets envoyés au concours. Après approbation et quelques modifications, les récompenses suivantes sont accordées et les enveloppes ouvertes font connaître le nom des lauréats :

Médaille de vermeil à M. Charles de Saint-Martin, à Toulouse, pour sa monographie de Verdun-sur-Garonne.

Médaille d'argent à M. Louis de Bardies, avocat à Saint-Girons, pour un mémoire sur l'administration de la Gascogne en 1740.

Médaille d'argent à M. l'abbé Barbier, directeur du petit séminaire de Pamiers, pour l'essai sur le pays et les Evêques de Couserans.

Médaille d'argent à M. Collard, à Auch, pour les objets antiques envoyés et découverts par lui dans les sépultures gallo-romaines de Lagrange, à Auch.

Médaille de bronze à M. Joseph Dupleix, à Bordes, plaine de Rivières, qui a facilité les fouilles sur son terrain, et abandonné sa récolte pendant trois ans.

M. le Secrétaire-adjoint est chargé du rapport, qui sera lu à l'une des séances ordinaires.

Séance du 1^{er} juin 1880.

Présidence de M. DE CLAUSADE.

M. BLADÉ, membre correspondant qui assiste à la séance, offre à l'auteur de la monographie de Verdun-sur-Garonne de lui donner le résultat de ses recherches sur cette petite cité.

M. le Président donne lecture de deux lettres de candidats présentant leur demande d'admission. Ces lettres sont renvoyées à une commission composée de MM. Cartailhac,

Lapierre et de Malafosse. La commission devra présenter son rapport dans quinze jours.

M. CARTAILHAC se félicite d'avoir remarqué, dans les travaux de MM. Luchaire et Julien Sacaze, que la science préhistorique prend de plus en plus sa place dans l'étude de notre histoire.

M. MÉRIMÉE analyse et apprécie l'ouvrage de M. Luchaire, sur lequel il avait été chargé de présenter un rapport. Il fait connaître l'abondance des sources, la sagacité des recherches sur les idiomes du versant français des Pyrénées et des langues auxquelles ils se rattachent.

M. BLADÉ conteste quelques-unes des assertions de M. Luchaire, en établissant surtout que ses divisions géographiques sont parfois erronées. M. MÉRIMÉE répond que les limites des langues ou des idiomes ne peuvent avoir une précision absolument rigoureuse, et que les divisions administratives, variables suivant les événements politiques, n'amènent point de changements immédiats dans le langage d'une contrée naturelle. MM. Gèze et Cartailhac se joignent à cette discussion qui intéresse vivement les membres présents.

M. DELORT appelé par l'ordre du travail, lit une notice sur divers documents trouvés dans un cartulaire qui provient de l'ancienne bibliothèque de l'archevêché, et qui est conservé aux archives de la Haute-Garonne. Ces documents inédits, et dont les nombreux auteurs qui ont écrit sur Toulouse ont sans doute ignoré l'existence, fournissent d'intéressants renseignements sur certains faits peu connus de notre histoire locale et, en particulier, sur les différends survenus, vers la fin du treizième siècle, entre les évêques de Toulouse et les officiers royaux.

Les évêques de Toulouse étaient à cette époque de puissants personnages; ils étaient seigneurs de riches domaines, qu'ils eurent à protéger contre les tentatives faites par le sénéchal, le viguier et autres officiers désireux d'étendre les prérogatives de l'autorité royale et habiles à saisir tous les prétextes leur offrant les moyens d'atteindre ce but.

La délimitation incertaine des territoires soumis à la juridiction temporelle de l'évêque fut la source principale des contestations dont il est parlé dans le cartulaire. Des sentences d'excommunication lancées par les évêques Raymond du Falgar et Bertrand de l'Isle, sont de curieux documents faisant connaître le caractère de ces conflits, auxquels Philippe le Hardi essaya de mettre fin, en prescrivant, en 1279, la détermination de la temporalité de l'évêché de Toulouse.

Les lenteurs apportées à l'exécution des ordres donnés par le roi, créèrent de nouvelles difficultés auxquelles vinrent s'en ajouter d'autres, nées de causes diverses. Ne pouvant les résoudre amiablement, Bertrand de l'Isle adressa, à plusieurs reprises, des réclamations au Parlement de Paris. Cette cour de justice rendit, en 1282, 1283 et 1284, plusieurs séries d'arrêts, dont on retrouve les textes dans le cartulaire. Ces arrêts qui, pour la plupart, fixent les attributions des autorités civiles et ecclésiastiques dans les nombreux cas de répression des clercs, ne désarmèrent pas les adversaires de l'évêque. Aussi, quand

Bertrand de l'Isle fut mort, en 1286, le chapitre, voulant mettre à la tête du diocèse un homme de savoir, capable de défendre, contre les usurpations des officiers royaux, les biens et les privilèges de l'Eglise de Toulouse, choisit-il Hugues Mascaron, chanoine de Saint-Etienne, dont la réputation de jurisconsulte était depuis longtemps établie.

Hugues Mascaron est peu connu. Les auteurs du *Gallia Christiana* et les divers historiens qui ont écrit sur les évêques de Toulouse n'ont consacré qu'un très petit nombre de lignes à la biographie de ce prélat, qui fut cependant un personnage de valeur et se montra un zélé défenseur des droits de son église. De nombreux documents, fournis par le cartulaire témoignent, en effet, de la sollicitude constante et éclairée avec laquelle Hugues Mascaron s'efforça de faire résoudre les questions qui touchaient au domaine ecclésiastique, au pouvoir temporel de l'évêque, à la condition de clerc.

On peut lire, dans le cartulaire, de nombreux arrêts rendus à sa demande par les commissaires qui tenaient le parlement du roi à Toulouse, en 1287, 1288 et 1289. Plusieurs de ces arrêts sont relatifs aux mêmes questions; cela semble indiquer que les décisions de ces cours ambulatoires de justice n'étaient pas toujours exécutées et n'avaient point toute l'autorité qui s'attacha plus tard aux arrêts des parlements sédentaires. Les questions qui reparaissent le plus souvent ont trait à la constatation de la qualité de clerc chez les prévenus, à la confiscation de leurs biens, dont s'emparait celui des deux personnages, viguier ou évêque, par lequel ils étaient jugés, à la perception de certains péages que l'autorité séculière exigeait indûment des clercs en diverses circonstances, enfin aux entraves apportées à l'exercice de la juridiction temporelle et même spirituelle de l'évêque.

Le cartulaire contient encore des documents de dates postérieures à celles de ces arrêts, et donnant d'intéressantes indications sur les difficultés qui continuèrent d'exister entre Hugues Mascaron et les officiers royaux. Quelques-uns fournissent certains renseignements qui, quoique étrangers au sujet principal, méritent d'être recueillis. Ainsi, les noms de plusieurs capitouls de l'année 1290 figurent dans l'un de ces documents; or les listes capitulaires de cette année qui ont été publiées sont incomplètes; il leur manque quatre noms, que les désignations faites dans le document en question permettent de rétablir. Ce sont ceux de Arnaud de Castelnau, Pierre de Toulouse, Durand Azemar et Arnaud de Falgario.

A partir de 1290, le roi intervint directement dans les contestations soulevées entre ses propres lieutenants et l'évêque de Toulouse. Le cartulaire nous a conservé de nombreux écrits qui attestent cette intervention. Ce sont surtout des lettres de Philippe le Bel, donnant des instructions au sénéchal, au viguier et aux capitouls, pour empêcher qu'ils ne commettent de nouveaux abus de pouvoir. Quelques-unes de ces lettres signalent, de la part des capitouls, des agissements qui ne sont pas de nature à donner une haute opinion de la probité et de l'impartialité de ces magistrats; une d'elles, datée de 1292, mérite

plus particulièrement d'être citée, en voici la traduction :

« Le procureur de notre cher et fidèle évêque de Toulouse, nous a fait savoir que les capitouls prennent sans façon les clercs justiciables de l'évêque, les retiennent longtemps prisonniers injustement et, malgré les arrêts de nos gens du parlement de Toulouse et les réclamations répétées de l'évêque, refusent de les rendre à ce dernier; non contents de cela, et au mépris de la juridiction ecclésiastique, ils soumettent à la question, à la torture, les clercs dont ils se sont ainsi emparés et, ce qui est pis encore, *ils ne craignent pas de les jeter, pendant la nuit, dans la Garonne*. C'est pourquoi nous vous ordonnons, etc., etc. »

Le roi prescrivit au viguier d'avoir à faire cesser cet état de choses.

Plusieurs autres lettres, écrites en 1293, 1294, 1295, contiennent des recommandations de Philippe le Bel à ses officiers en faveur de l'évêque, dont il veut que les biens et les droits soient, non seulement respectés, mais encore défendus.

Philippe le Bel cherchait à cette époque à se concilier l'appui des évêques du royaume, dans la lutte qu'il venait d'engager contre le pape; pour atteindre ce but, il dut tempérer le zèle de ses officiers, dont il avait jusqu'alors secrètement encouragé les entreprises. Cette circonstance, et l'absence, dans le cartulaire, de tout autre document traitant des discussions de l'évêque avec les représentants de l'autorité royale ou municipale à Toulouse, conduisent à penser que l'ère des difficultés de cette nature était enfin terminée, et que les décisions données par le roi, ou par ses commissaires des différents parlements furent enfin religieusement observées.

A cette époque, Hugues Mascaron, qui avait lutté pendant neuf années d'épiscopat pour la sauvegarde des intérêts de son diocèse, ne put jouir d'un repos mérité. Le pape Boniface VIII venait, en effet, de manifester l'intention de créer l'évêché de Pamiers aux dépens de celui de Toulouse. Mascaron protesta; il partit pour Rome à l'effet d'aller combattre, devant le pape, la réalisation d'un projet qui devait amener un amoindrissement considérable de la juridiction et des revenus de l'église de Toulouse. Il mourut au cours de son voyage en 1296. Son corps rapporté à Toulouse, fut enseveli dans l'église des Jacobins.

Séance du 8 juin 1880.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL lit une lettre de M. l'abbé Carrière, qui s'excuse de ne pouvoir venir présenter le travail dont il devait venir donner lecture, à cause de l'état de sa santé.

Il lit ensuite une lettre de M. César Daly, qui demande des indications sur l'escalier de l'hôtel d'Assézat, la cheminée François I^{er} de l'hôtel de Lasbordes, et la cheminée de l'hôtel de Vaillac. M. LAPIERRE est prié de faire des recherches dans les archives.

M. de SEVIN offre à la bibliothèque la monographie de la cathédrale de Nevers, par M. l'abbé Crosnier.

M. LAPIERRE fait observer au sujet des *arresta parlamenti in parlamento*, cités par M. Delort, que ces expressions ne peuvent s'entendre que d'arrêts rendus par des officiers de justice envoyés en commission par le roi pour des affaires spéciales, et que le parlement ne fut établi à Toulouse qu'en 1419 et rendu sédentaire qu'en 1444. Il est d'autant plus nécessaire d'expliquer ces termes, qui pourraient prêter à la confusion, que le roman de Bardin, attribuant au parlement de Toulouse une haute antiquité, trouve encore des défenseurs.

M. CARTAILHAC lit une lettre de M. Jabouch, maire de Larresingle, arrondissement de Condom, qui fournit quelques détails sur une hache en silex, des épées, des bouts de lances et des substructions gallo-romaines trouvés dans son village.

La Société décide ensuite, sur la proposition de M. Cartailhac, de souscrire comme les années précédentes pour une somme de 12 francs, au congrès anthropologique qui doit se tenir cette année à Lisbonne.

M. Delort lit une lettre de M. Collard, proposant l'envoi de quelques-unes des monnaies des règnes de Louis IX et de Philippe le Hardi, trouvées à Aurimont, accompagnées des prix demandés par le possesseur. Il est prié de solliciter cet envoi.

Séance du 15 juin 1880.

Présidence de M. DE CLAUSADE.

La Société décide, sur la proposition de M. Cartailhac et sur la présentation de planches très remarquables, de demander l'échange de nos publications à la Société d'émulation de Saint-Brieuc.

M. LAPIERRE dit que l'on ne trouve pas de documents dans les archives de la ville sur les monuments désignés par M. Daly; mais on peut indiquer à l'éminent architecte, notre correspondant, les ouvrages de M. Dumège et ceux de MM. Cayla et Leblanc du Vernet qui, sans être des travaux d'érudition pure, contiennent des renseignements utiles.

M. CARTAILHAC montre à ses collègues divers objets, trouvés à Vieille-Toulouse par M. Adrien Lacroix : une balle-fronde en terre cuite, des médailles celibériennes et gauloises, des fragments de poterie noire.

M. de CLAUSADE montre ensuite la photographie de la Paix en ivoire du couvent des capucins de Saragosse, maison mère des couvents de capucins de la Catalogne. Cette photographie, exécutée par M. Quinsac avec une finesse et un relief merveilleux, tiendra une place d'honneur dans nos mémoires.

M. Cartailhac présente le rapport sur la candidature de M. Mazzoli. Le rapport est favorable. Il est passé au vote, et M. Mazzoli est admis au titre de membre résidant.

M. LAPIERRE présente le rapport sur la candidature de M. le baron Désazars, après lequel le candidat est admis de même, par le scrutin, au titre de membre résidant.

M. CABIÉ, membre correspondant, montre une vue de

l'abbaye de Grandselve, tirée de la collection de Châtillon, et exécutée en 1614, deux ans avant la mort de l'auteur. Châtillon était ingénieur et géographe d'Henri IV. Il était né à Châlons-sur-Marne, en 1577. Ses dessins de la topographie française, de villes, de châteaux démantelés peu d'années après par Richelieu, de places fortes, telles qu'elles étaient avant les travaux de Vauban, ont aujourd'hui beaucoup de prix. L'abbaye de Grandselve, dont il ne reste plus trace aujourd'hui, et dont la charrue sillonne chaque jour l'enceinte, était surtout remarquable par sa grande tour centrale, de forme carrée, et ses deux églises presque égales en dimension.

M. CARTAILHAC demande que les prix des objets de la collection Barry, intéressant la région et vendus à Paris, soient conservés dans le Bulletin.

Il présente ensuite deux colliers : le premier venu d'Égypte, le second de la Bosnie ; ils sont semblables à deux autres colliers rapportés, l'un de la Syrie, l'autre de l'Anatolie. Les pendeloques de ces colliers sont formés par des pointes de flèche en cornaline très fidèlement imitées. Il est manifeste que ces formes transmettent une tradition inconsciente, et que des idées superstitieuses s'y rattachent. Ces colliers sont portés par les enfants et les femmes, dans l'Orient méditerranéen, mais il est probable qu'ils viennent de plus loin, de l'Arabie ou de l'Inde.

Plusieurs membres conviennent de se rendre à Carcassonne, samedi, 19, pour visiter la Cité.

Séance du 22 juin 1880.

Présidence de M. CAUSSÉ.

MM. MAZZOLI et DESAZARS, nommés membres résidents, assistent pour la première fois à la séance.

M. le PRÉSIDENT lit une lettre, sollicitant un titre de membre correspondant. Il sera statué sur cette candidature à la prochaine séance.

M. le PRÉSIDENT donne ensuite lecture d'une demande d'échange avec nos mémoires, adressée par M. le Président de la Société des arts et sciences de l'Aude. Cette demande est admise.

M. CHAMBERT dit que M. de Clausade a écrit au Président de la Société des arts et sciences de l'Aude pour le remercier de l'aimable accueil offert aux membres de la Société qui sont allés visiter la cité de Carcassonne.

M. CABRÉ, membre correspondant, analyse divers documents découverts dans le cartulaire des anciens seigneurs de l'Isle-Jourdain. Ces documents, au nombre de cinquante environ, donnent des éclaircissements sur la vie de l'évêque de Toulouse, Bertrand de l'Isle. Le testament de l'évêque mérite une attention particulière ; il contient des legs, considérables et nombreux, faits à la plupart des églises, monastères ou hôpitaux de la province, et mentionne ainsi plusieurs établissements, négligés par le *Gallia*, et même inconnus des historiens locaux (hôpital de Roscida-Valle, couvent des dames de Saint-Damian, à

Toulouse). Il nous fait parcourir les domaines de l'Évêque, nous introduit dans sa bibliothèque, et exhibe à nos yeux le riche trésor de ses ornements pontificaux. Il nous initie en quelque sorte à sa vie, en nous donnant la longue liste des clercs et des damoiseaux qui formaient la compagnie habituelle du prélat, et parmi lesquels on retrouve plusieurs membres de la famille Pilfort de Rabastens, alliée à la sienne. Bertrand de l'Isle désigne tous ces personnages comme ses légataires, pour diverses sommes, mais il n'oublie pas les autres officiers de sa maison, et il fait des dons à ses écuyers, à ses « bayles », à ses courtiers et jusqu'aux plus humbles de ses serviteurs. Cet acte, dont on avait donné le précis, mais que l'on croyait perdu, est daté de l'année 1279, sans nom de lieu, tandis que les dernières volontés de Bertrand de l'Isle, dont l'analyse a été publiée par Catel, ont été dictées à Balma, en 1286. On avait admis, jusqu'ici, qu'il fallait confondre ces deux actes, et c'est ainsi que les historiens adoptaient tantôt l'un, tantôt l'autre, selon leurs préférences. Mais en remarquant les variantes qu'offre le texte découvert dans le cartulaire avec l'analyse déjà connue, on peut établir aujourd'hui que Bertrand de l'Isle a dicté successivement deux testaments. Si nous ne connaissons encore que le résumé du second, on possédera du moins, dès maintenant, le texte complet du premier, d'autant plus précieux, pour suppléer aux lacunes de l'histoire, que les deux documents paraissent renfermer, à peu de chose près, les mêmes dispositions.

M. MÉRIMÉ, au nom du comité d'impression, donne lecture d'un rapport concluant à réserver quelques pages de nos mémoires, pour la publication de documents inédits. Les textes seuls seraient reproduits, sans être accompagnés de commentaires. Les conclusions de ce rapport sont adoptées par la Société.

Séance du 29 juin 1880.

Présidence de M. CAUSSÉ.

M. LUCHAIRE, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, est admis au titre de membre correspondant, par le scrutin.

M. LARTET, appelé par l'ordre du travail, fait une communication sur le *tumulus de Panassac* (Gers).

Après avoir décrit cette éminence, d'origine artificielle, il fait connaître les circonstances qui ont permis au propriétaire, M. Lasserre, de se rendre compte de sa structure intérieure et d'y recueillir des restes d'industrie accusant une époque assez reculée. Ces objets, que M. Lartet décrit et met sous les yeux de ses confrères, consistent en poteries, armes, éperon, fers de chevaux, enfin en une figurine grossièrement sculptée dans un andouiller de cerf.

Étudiant, à tour de rôle, ces vestiges et les comparant avec les objets similaires, dont il a pu trouver les figures dans divers recueils d'archéologie, particulièrement dans ceux consacrés aux pays scandinaves, il est conduit à voir

dans certaines aiguères à bec cloisonné et surtout dans un éperon à pointe pyramidale, qui se retrouve dans plusieurs autres stations françaises, des formes propres à une race qui aurait laissé, du neuvième au onzième siècle, des traces assez uniformes, et tout à fait comparables, de son passage sur notre sol.

Un fer de lance assez long, une javeline se rapprochant de la framée, accompagnent les objets dans les couches de cendres, d'ossements et de tessons de poteries accumulés à la base et au bord oriental du tumulus. Ces armes ne contredisent en rien les rapprochements que M. Lartet tente d'établir entre la station de Panassac et celles du lac Paladru, de la motte de la tour Sainte-Austrille, de la motte des Luquets, de la motte de Frégouville et les antiquités du Nord.

C'est presque en dehors de l'éminence et toujours du même côté, que la figurine en bois de cerf fut trouvée. C'est la représentation très grossière d'un homme tenant devant lui un de ces boucliers « en forme de cerf-volant » (*Kite-shaped-shield*) si habituellement attribués aux guerriers du Nord, notamment dans la tapisserie de Bayeux, où l'on voit, ainsi que dans une aiguère en bronze du Danemark représentant un chevalier danois, les cavaliers normands de Guillaume le Conquérant armés de l'éperon à pointe pyramidale, semblable au nôtre. Les ornements (cercles concentriques et entrelacs) qui couvrent la statuette, se retrouvent chez nous, communément aux époques mérovingienne et carlovingienne, et sont répandus à profusion dans les monuments ogham et les autres antiquités scandinaves.

On ne peut guère rapprocher cette grossière, mais caractéristique figurine, que des pièces d'échecs découvertes en grand nombre en Scandinavie et sur les côtes de l'île Levis (Hébrides), où l'on suppose qu'elles furent apportées par des pirates normands, du onzième au douzième siècle.

Après quelques considérations sur l'antiquité du jeu des échecs, son usage chez les nations du Nord qui ont sculpté leurs pions sur l'ivoire de morse, tandis que les Orientaux, auxquels on doit le jeu offert à Charlemagne, employaient l'ivoire d'éléphant, M. Lartet fait remarquer que la pièce, si grossièrement sculptée, de Panassac, faite de bois de cerf, animal commun alors dans le pays, ainsi que le prouvent les ossements de cette espèce, enfouis dans le tumulus, a pu être l'œuvre de quelque guerrier du Nord, qui, dans une halte provisoire, au milieu de ses excursions lointaines, aura voulu se procurer le passe-temps favori de son pays.

Les chroniques du diocèse d'Auch, de dom Brugèle, s'appuient à diverses reprises sur les souvenirs laissés dans le Gers par les invasions répétées des Normands, qui n'en auraient été définitivement chassés qu'à la fin du dixième siècle, en 980, par le duc Sanche. Une tradition, également rapportée par dom Brugèle, leur attribuerait la fondation première d'un château-fort, à Castelnau-Barbarens, où ils auraient longtemps séjourné, faisant des courses dans le pays.

On a contesté ce retour en Novempopulanie de ceux

des Normands qui n'avaient pas voulu, avec Rollon, se soumettre au baptême.

Les objets trouvés dans le tumulus de Panassac ne seraient-ils pas de nature à confirmer cette tradition? Dans tous les cas, M. Lartet pense qu'il y a lieu de rassembler avec soin tous les documents de ce genre. Que la race envahissante, à laquelle ils paraissent appartenir, soit *gothique*, *franque* ou *scandinave*, c'est toujours, semble-t-il, une nation teutonique du Nord et non une horde sémitique et méridionale telle que les Sarrasins, ainsi qu'on l'avait prétendu à propos de l'éperon du lac Paladru.

MM. MAZZOLI, DE NEUVILLE et BÉGOUEN émettent des observations sur l'entrelacs de la statuette.

M. de Neuville dit qu'il est loin d'être prouvé que les Normands soient demeurés un demi-siècle dans la Gascogne; ils y avaient colonisé, comme dans le Saumurois. En Normandie, même, ils ne firent que des incursions passagères, de 840 à 895, et, jusqu'à cette dernière époque, l'ordre ancien ne fut pas troublé.

M. Bégouen dit qu'un mouvement sur un point, ne devait pas influencer, à cette époque, les pays voisins.

M. de Neuville ne voit rien, d'ailleurs, dans ces objets, qui soit étranger à la France de cette époque. C'était l'art, peu perfectionné, du temps; ce n'était pas l'art d'Aix-la-Chapelle.

M. Bégouen dit que le cachet septentrional est manifeste sur ces objets.

M. de CRAZANNE dit qu'il a acheté, pour la Société, un lot de monnaies, de la fin du treizième siècle, dans le trésor trouvé à Aurimont. La plus importante est un denier de Toulouse.

Séance du 6 juillet 1880.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. le PRÉSIDENT exprime à M. Allmer, le savant épigraphiste, qui a bien voulu assister à notre séance, la satisfaction et l'honneur que les membres de la Société reçoivent de sa présence au milieu d'eux.

M. DESAZARS offre, au nom de M. Couget, membre correspondant, une étude sur les États de Nébouzan. Il est prié de présenter un rapport sur cet ouvrage.

Deux scrutins sont ouverts successivement, pour l'élection du comité d'impression et du comité économique. Le premier amène les noms de MM. Caussé, de Crazannes, Cartailhac, et de MM. du Bourg, Delort, Mérimée, comme membres supplémentaires, le second, les noms de MM. Bégouen, Lartet, Lapierre.

M. de SAVIN, appelé par l'ordre du travail, fait une lecture sur une inscription inédite, mais malheureusement incomplète, de Vieille-Toulouse. Elle a été trouvée à la fin de l'année dernière, sur la propriété de M. de Ginesty, enlevé depuis peu à l'affection de tous les siens, et qui, alors plein de santé, fut pour notre collègue d'une affabilité héréditaire dans sa famille.

L'inscription devait se développer sur deux pierres cal-

caires, de dimensions égales (0^m,63 de largeur, sur 0^m,37 de hauteur). La partie droite est :

FVFIO.COS	
EDEM.BASIM.ET.SOLARI	
VND.COIR	
VS.CIR RAT	DIAL LV.S.ATTI.P.S
S.SVRVS	HILAR.FLAVI.M.S.L.C
IOR.L.L.S.L.C	PHILODAM.VOLVSI.C.S
NUS.—TREBI.L.S	PHINDAR.CVRIATI.A.P.S

Voici la traduction : « sous le consulat de Publius Vatinius et de Quintus Fufius, un temple, une base et un cadran solaire furent construits par les soins de ...us Cirratus, ...s Surus, ...ior, esclave des deux Lucius (curateur du lieu) ? ...nus, esclave de Lucius Trebius ; Diallus, esclave de Publius Attius ; Hilarius, esclave de Marcus Flavius (curateur du lieu) ? Philodamus, esclave de Caius Volusius ; Phindar, esclave d'Appius Curatius. »

On peut regretter que, sur douze noms, il n'y en ait que quatre de complets ; mais la lacune la plus fâcheuse est à la deuxième ligne, où devait être placée soit une divinité topique, soit des indications précieuses sur l'importance de Vieille-Toulouse.

Tout en repoussant toute restitution hasardée, on voit que l'an 706 de Rome (47 ans av. J.-C.), peu après le triomphe définitif de César, quelques hommes furent chargés, au nom de tous, d'élever à Vieille-Toulouse des monuments indiquant une ère de prospérité, que des travaux récents d'érudition semblaient mettre en doute.

Il y a des siècles que, pour le besoin de la culture, on y détruit les substructions anciennes, et, dernièrement encore, M. de Sevin pouvait mesurer des fondations de 18^m sur 16^m qui, déjà, n'existent plus. A défaut donc de monuments à jamais disparus, qu'il nous soit permis d'espérer de retrouver, écrite sur quelque autre pierre, l'histoire si obscure de Vieille-Toulouse.

M. le Président fait remarquer l'importance de cette découverte, qui semble devoir restituer à Vieille-Toulouse l'établissement romain, considérable, que les théories de ces dernières années avaient contesté. M. de Neuville ajoute que ces opinions n'avaient prévalu, que parce qu'on avait écarté le souvenir, très récent cependant, de nombreux fondements anciens, trouvés sans cesse, mais bientôt enlevés, dans ce sol fertile livré à une culture assidue. Il relève aussi l'erreur, qui avait fait prendre pour des débris de fabrique ou de marchés, les urnes funéraires brisées et enlevées de la terre arable.

M. de LAHONDÈS montre une vingtaine de monnaies d'or et quelques monnaies d'argent de Louis XII, François I^{er}, Henri II, Charles IX, Jeanne d'Albret, mêlées à quelques monnaies espagnoles. Elles faisaient partie d'un trésor considérable, un millier de pièces environ, découvert récemment dans l'ancien cimetière de Saint-Victor, près de Pamiers, où il avait été caché, sans doute, par le seigneur du lieu, pendant les guerres de religion.

Il offre, ensuite, l'empreinte de deux cachets, de familles languedociennes ; celui de Raymond de Bages, de Narbonne, et celui de Guillaume de Lanta. Ce dernier est

mi-parti, portant à dextre, une mitre, et à senestre, quatre pals. La mitre s'explique par le droit qu'avait le seigneur de Lanta et de Ferrals de nommer le huitième chanoine de Saint-Papoul.

Enfin, M. de Lahondès montre une inscription, récemment découverte à Arrien, vallée de Bethmale, canton de Castillon ; elle contient trois noms indigènes inédits mêlés à des noms romains, et sera publiée plus tard.

M. MAZZOLI annonce un envoi d'objets d'antiquités romaines offertes à la Société par M. Collard. Une lettre de remerciement sera adressée au donateur, et les objets seront classés dans le catalogue, dès leur arrivée.

M. Mazzoli propose de demander un moulage du bas-relief représentant la porte narbonnaise de Carcassonne, et montrant les toits aigus en ardoise qui ont été rétablis par M. Viollet Le duc.

Enfin, M. Mazzoli offre aux collections de la Société plusieurs monnaies consulaires, d'une conservation remarquable, et des monnaies gauloises, dont le relief est aussi très détaché. M. le Président exprime la reconnaissance de la Société, pour ce don, qui prendra une place de choix dans nos vitrines.

M. CHAMBERT présente l'état de la caisse, et le comité économique se réunit après la séance.

Séance du 13 juillet 1880.

Présidence de M. CARTAILHAC.

M. BÉGOUEN, prenant la parole après la lecture du procès-verbal, fait remarquer que l'inscription, trouvée à Vieille-Toulouse par M. de Sevin, et analysée par lui à la dernière séance, est l'une des plus anciennes de la France. C'est la seule, datant de la République, qui ait été découverte dans la Narbonnaise.

M. de LAHONDÈS donne lecture du **Rapport sur le concours**.

Nous exigeons aujourd'hui des ouvrages historiques, la solidité de l'érudition, et la précision des recherches, les détails puisés aux sources. Nous préférons un inventaire à une dissertation. Mais cette rigueur ne commande pas la sécheresse ; il n'est pas défendu de donner de l'ampleur et de la vivacité à la mise en œuvre des informations, de les éclairer par le raisonnement, de les vivifier par la couleur du style. L'imagination dans l'histoire est assurément, le pire des dangers, mais lorsque la pensée de l'historien, activée par les faits établis, indique leur sens et fixe leur physionomie générale, c'est une association harmonieuse et féconde qui complète seule la valeur de ses travaux.

Sur les trois mémoires qui nous ont été envoyés pour le concours, tous les trois solides et instructifs, bien que de mérite inégal, un seul nous a paru réunir l'art de la composition, à la richesse et à la sûreté des recherches. L'auteur de la monographie de Verdun-sur-Garonne ne s'est pas contenté de copier des textes, en les ajoutant bout à bout, selon leur date ; il les a unis dans un récit d'une trame serrée, dont les détails essentiels, étudiés

avec soin, ne laissent pas perdre de vue les traits généraux. Il est familier avec les institutions du moyen âge et au courant des travaux les plus récents. Aussi la vie de sa modeste petite ville s'anime et s'agrandit, par le mouvement des courants plus étendus qui agitent le royaume. C'est ainsi qu'il apprécie très justement, en quelques lignes, le caractère de la lutte de Philippe le Bel avec Boniface VIII et l'adresse du monarque à isoler les résistances de ses bonnes villes, à l'occasion de l'adhésion que lui donna la ville de Verdun. Nous avons suivi de même avec intérêt le jeu de l'organisation municipale de Verdun et l'action des consuls, sans croire, toutefois, que le mode d'élection du dix-septième siècle, le seul que les archives aient conservé, fût analogue à celui du treizième. L'énergie de la vie communale s'était fort amoindrie, entre les deux époques. A la création de la judicature de Verdun, se joint une analyse des attributions, un peu confuses, des juges institués par le pouvoir royal, qui devinrent un des éléments les plus actifs de l'unité du gouvernement. L'auteur a largement puisé dans les travaux des érudits, qu'il cite avec franchise : MM. Jouglar, Devals, Moulenq, aussi bien que dans les grands recueils ; mais il a aussi mis au jour les titres des archives communales. Les citations de textes, pas plus que les observations, n'embarrassent la marche des événements racontés avec sobriété dans un style aisé, sans enflure et sans négligences. Cette monographie débute, en essayant d'attribuer au ruisseau de la Dère, par le secours d'étymologies complaisantes, les limites entre la Narbonnaise et l'Aquitaine, que se disputent avec un patriotisme trop facile à entraîner tant de collines ou de cours d'eau de la province ; elle se termine avec le célèbre massacre des juifs par les Pastoureaux, en 1320. Elle n'est donc que la première partie d'une histoire dont l'auteur nous promet le complément. Nous posséderons ainsi une des meilleures histoires locales qui aient été écrites sur les villes de la région. En attendant ce couronnement définitif, la Société décerne à l'auteur, M. Charles de Saint-Martin, à Toulouse, une médaille de vermeil.

L'administration de la Gascogne en 1740 nous rapproche des temps actuels, et nous en rapproche d'autant plus qu'il nous donne une occasion nouvelle de reconnaître combien l'organisation centralisatrice du dernier siècle, est l'origine directe de la nôtre, ainsi que le fit remarquer le premier M. de Tocqueville, dans un livre célèbre qui en a inspiré beaucoup d'autres. L'auteur publie de nombreux extraits d'un registre laissé par l'intendant Mégret de Sérilly (1739-1744), qui précéda de quelques années, à Auch, son frère plus illustre, M. d'Etigny, dont les belles œuvres subsistent encore, et dont, par un privilège plus rare, les révolutions ont respecté la statue. Il passe en revue, en suivant son guide, les diverses branches de l'administration dans la généralité, et il est aussi attrayant qu'instructif de les accompagner l'un et l'autre. L'intérêt est surtout excité par la personne même de l'honnête intendant, par son âme intègre, son esprit judicieux, qui, s'inspirant de l'intérêt des populations, lui fait devancer sur bien des points, sur la liberté des exporta-

tions par exemple, les idées des ministres de son temps ; surtout par la qualité suprême, par la bonté, qui le porte sans cesse à redresser les abus, à soulager les faibles et les petits. Il écrit, d'ailleurs, fort agréablement, conte bien, et l'histoire du jeune écolier embauché par un sergent est un piquant tableau des mœurs militaires de l'époque.

L'auteur ajoute peu aux écrits de l'intendant ; il les complète, cependant, par des indications courtes, mais précises, qui en éclairent la lecture, et par des divisions peut-être trop multipliées. Les lettres, par exemple, qu'il classe en dernier lieu, selon les personnages à qui elles sont adressées, seraient mieux à leur place dans les divers chapitres consacrés aux sujets qu'elles traitent. La publication de ce travail considérable, plein de faits, offrirait un intérêt réel, surtout si l'auteur l'étendait, en rapprochant les traits particuliers, en les comparant à ceux que présentaient au même moment les provinces voisines, et en donnant à sa pensée plus de netteté et de relief. La Société, heureuse de récompenser les premiers efforts qui lui promettent un travailleur utile et sérieux, décerne à l'auteur, M. Louis de Bardies, docteur en droit à Saint-Girons, une médaille d'argent.

Le travail personnel n'est pas plus développé dans l'*Essai historique sur le pays et les évêques de Couseran*. Ce mémoire suit le *Gallia*, en s'aidant, pour le compléter, d'un petit livre publié au commencement du siècle, par l'abbé Dargein, que l'auteur a négligé de citer. Mais il a su ne rien omettre sans devenir prolixe, et concentrer dans quelques pages tout ce qu'il est essentiel de connaître sur l'histoire ecclésiastique de cette belle contrée. On s'aperçoit aisément qu'il est familier avec les recherches historiques, et qu'il a l'habitude de marcher droit au but, en ne s'attachant qu'à ce qui est certain. Il n'oublie pas de mentionner, au passage, l'époque de la construction et des remaniements des principaux édifices, ne néglige pas les documents héraldiques ni les moindres faits connus, dans lesquels le nom des prélats se trouve mêlé, qu'ils se soient passés en France ou en Espagne. Les plus voisins de nous, ceux qui concernent le dernier évêque et les temps révolutionnaires, étaient les moins connus et ne sont pas les moins intéressants. Le mémoire est complété par une courte préface, qui résume les grands traits de l'histoire du Couseran avant le christianisme, et par quelques pièces justificatives. On peut regretter que les inscriptions anciennes ne soient pas reproduites avec plus de soin, et que la mitre et la crosse, dites de saint Lizier d'après la tradition populaire, et dessinées à la plume avec une extrême finesse, ne soient pas rapportées au treizième siècle, comme l'indique avec la dernière évidence leur forme et le style de leurs ornements. La Société, en décernant une médaille d'argent à ce résumé solide et consciencieux, est heureuse de retrouver M. l'abbé Barbier directeur au petit séminaire de Pamiers, qui prépare ainsi, peu à peu, sur son diocèse, un ensemble d'études destinées à former un ouvrage analogue à celui que notre collègue, M. Moulenq, vient de publier sur le diocèse de Montauban, et dont un critique autorisé disait

